

CLAUDE BOUCHER

**LA BIBLE LUE SOUS LES
REGARDS DE L'ART
ET DE LA RAISON
(LA SUITE)**

**À LA MÉMOIRE DE MES PARENTS,
LUCIENNE GAUTHIER ET LUCIEN
BOUCHER, QUI, PAR LEUR DÉVOUEMENT,
LEUR GÉNÉROSITÉ ET LEUR
BIENVEILLANCE, M'ONT PERMIS DE
DÉCOUVRIR ET DE PARTAGER LES
BIENFAITS ET LES JOIES DE LA
CONNAISSANCE ET DE LA CULTURE.**

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier le professeur André Petit, président de l'APPRUS (Association des professeures et professeurs retraités de l'Université de Sherbrooke) d'avoir accepté que soit créé sous l'égide du site internet de cette association un site qui accueille un ensemble de textes et de conférences que j'ai rédigés et prononcées au cours des ans. J'entends aussi remercier monsieur Anh-Tuân Truong, webmestre de cette association, qui m'a assisté de sa compétence technique dans la création de ce site.

Ces remerciements seraient par trop incomplets s'ils ne mentionnaient pas le nom de Marie Gratton, mon épouse, qui m'a constamment soutenu au cours de la rédaction de ce volume. Elle fut ma première lectrice, et elle m'a fréquemment éclairé de ses critiques bienveillantes et de ses suggestions avisées.

La vérité vous rendra libres. (Jean, 8, 32)

***It ain't necessarily so
It ain't necessarily so
The t'ings dat yo' li'ble
To read in de Bible,
It ain't necessarily so.***

**(Ça s'est pas n'cessairement passé comm' ça,
Ça s'est pas n'cessairement passé comm' ça,
Les choses que vous êtes susceptib's
De lire dans la Bib',
Ça s'est pas n'cessairement passé comm' ça.
*Porgy and Bess, George Gershwin***

AVANT-PROPOS

La matière dont le présent texte et celui qui l'a précédé sont constitués émane d'une suite de cours offerts dans le cadre de l'Université du troisième âge de l'Université de Sherbrooke. Ces cours avaient ultimement pour but de faire comprendre aux étudiants inscrits à ces cours les causes profondes des événements qui déchirent de nos jours les sociétés dont le Proche et le Moyen-Orient sont composés. Comme certains des conflits qui s'y manifestent si douloureusement de nos jours tirent leur origine d'une cascade de lointaines, parfois de très lointaines, circonstances sociopolitiques, il nous était apparu désirable, pour en bien comprendre la genèse, la nature et les développements, de remonter jusqu'aux époques où cette région, après avoir progressivement conquis l'élevage et l'agriculture, donc avoir mieux assuré la survie de ses populations, donna naissance aux premières civilisations qu'ait connues l'humanité. C'est ainsi que fut publié un premier ouvrage qui se proposait de tracer l'histoire politique et culturelle de cette région depuis son origine jusqu'à la mort en l'an 323 avant notre ère d'Alexandre le Grand. Ce prince

macédonien avait, après une fulgurante odyssée qui l'avait conduit jusqu'à l'Indus, renversé les puissants empires de la Perse et de l'Égypte, qui avaient jusque-là dominé les jeux politiques de cette région.

Près d'un millénaire plus tôt, l'éternelle Égypte se heurtait sporadiquement aux puissances émergentes qui habitaient l'Asie Mineure et la Mésopotamie : Hittites, Babyloniens et Assyriens. On a appelé *corridor syro-palestinien* le mince territoire situé le long du front de mer méditerranéen qui servait de champ de bataille ou de voie d'invasion à ces peuples armés de puissantes machines de guerre. Dans ce corridor, qui correspond à la région occupée de nos jours par la bande de Gaza, Israël, le Liban et la portion occidentale de la Syrie, un ensemble de petites nations soumises à la suzeraineté successive de ces envahisseurs essayait, tant bien que mal, de survivre. À la fin du II^e millénaire avant notre ère, ces nations, faiblement peuplées, s'appelaient Phéniciens, Araméens, Philistins, Hébreux. Mesurés à l'aune de leur puissance politique et de leur appareil militaire, leurs terrifiants voisins semblaient appelés à dominer à jamais le Proche-et le Moyen-Orient, et nos médias devraient constamment nous parler aujourd'hui des Hittites,

des Babyloniens et des Assyriens. Et pourtant leurs noms sont depuis fort longtemps disparus de l'actualité, et on les retrouve bien peu en dehors des dictionnaires et des livres d'histoire. Mais on entend de nos jours continuellement parler des Israéliens et des Palestiniens, et des incessantes querelles qui les opposent. Or, il se trouve que les Philistins sont les ancêtres des Palestiniens, et les Hébreux ceux des Juifs et des Israéliens. Loin d'être récentes, les querelles qui les opposent sont apparues au XII^e siècle avant notre ère ! Pourtant, dans les archives de leurs inquiétants voisins, les Hébreux pèsent bien peu. Alors que la Bible regorge de références à l'Égypte, on n'a retrouvé sur les monuments égyptiens qu'une seule mention de leur nom. Il s'agit d'une stèle érigée sous le règne du pharaon Méneptah qui succéda à Ramsès II en ~1235, où l'on a écrit bien succinctement : « Israël est dévasté. Sa semence n'existe plus... »

En vérité, en dépit de la force et de l'étendue de l'autorité politique et militaire qu'ils exercèrent longtemps sur leurs voisins, au cours des temps la connaissance des langues que parlaient les peuples d'Égypte, de Mésopotamie et de Perse, et celle de l'écriture qu'ils utilisaient, avaient été ensevelies sous la poussière des déserts et des

siècles. Ce n'était plus qu'à travers les écrits de la Grèce et de Rome et qu'à travers les textes bibliques que, pour reprendre les mots de Paul Valéry, « nous apercevions, à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesses et d'esprit. » Il fallut attendre le XIX^e siècle avant que d'audacieux explorateurs ne parvinssent à retrouver les écrits de ces peuples évanouis et que de sagaces et patients philologues ne réussissent à en déchiffrer les écritures oubliées. C'est ainsi que nous furent révélées la pensée et les littératures de ces nations qui, bien avant Athènes, Rome et Jérusalem, avaient tenté d'explorer les arcanes de la nature et de comprendre la signification de la condition humaine. Et c'est ainsi que nous pûmes apprendre que ces capitales, que nous croyions être les seuls créateurs et dépositaires de notre culture, avaient eu pour maîtres ces peuples auxquels, certes, ils s'étaient heurtés, mais dont ils avaient aussi recueilli les mythes, les rudiments de leurs connaissances et les harmoniques de leur sensibilité.

Fragile, maintes fois envahi, battu par les assauts de l'histoire, dispersé à travers le monde romain et les entités politiques qui lui succédèrent, le peuple juif n'avait jamais, en revanche,

totallement perdu sa langue ni le trésor des écrits que ses ancêtres avaient rédigés. Transmise de générations en générations comme un héritage sacré légué par les familles et les communautés, la Bible a non seulement nourri la vie spirituelle et culturelle des enfants d'Abraham et de Moïse, mais elle a imprégné jusqu'à nos jours la pensée et la création artistique de l'Occident. C'est ce que nous avons entrepris de démontrer dans le premier tome de cet ouvrage.

Comme nous l'avions indiqué dans ce tome, juifs, catholiques, orthodoxes et protestants attribuent à la Bible un caractère sacré, car ils croient qu'elle fut inspirée par Dieu. Mais ils ne s'entendent pas quand il s'agit de déterminer le *canon*, c'est-à-dire la liste officielle des éléments dont elle est constituée, ainsi que la manière dont ceux-ci doivent être ordonnés et classés. Les juifs donnent à leur livre sacré le nom de TaNaK, mot dont les trois consonnes sont les initiales de Torah (la Loi), Nebî'im (les Prophètes) et Kethoubim (les Écrits), les trois ensembles suivant lesquels ces éléments sont par eux partagés. La Torah est formée de cinq livres que les chrétiens nomment Pentateuque (mot qui signifie en grec « (ouvrage formé de) cinq rouleaux »). Les Nebî'im sont partagés en deux groupes : les Prophètes

antérieurs et postérieurs, qui comptent respectivement six et quinze livres. Enfin, les Kethoubîm constituent un ensemble de textes disparates par leurs caractères et leurs contenus, qui comprend des livres historiques (ou qui se prétendent tels), des écrits de sagesse, des hymnes religieuses, des chants guerriers, des cris de détresse, des poèmes d'amour, où l'âme éperdue s'adresse à Dieu, et d'autres où le bien-aimé et la bien-aimée se confient l'un à l'autre la ferveur d'un désir partagé, et, enfin, un livre (le livre de Job), où le mystère de la condition humaine est exploré et analysé dans sa plus cruelle dérélition.

Le christianisme naquit en milieu juif, et en dépit des querelles qui l'opposèrent très tôt au milieu dans lequel il était apparu, ses propagandistes virent dans la personne du Christ Jésus, le messie que les écrits de la TaNaK avaient promis et annoncé. C'est pourquoi ces derniers écrits furent reçus par l'Église naissante dans le canon des livres inspirés. Non sans que, pour certains livres, de longues hésitations ne vinssent retarder leur admission dans le canon officiel. Mais, entre-temps, la TaNaK avait reçu par les chrétiens le nom d'Ancien Testament (ou d'Ancienne Alliance), à la

suite de saint Paul qui, dans sa II^e épître aux Corinthiens (3, 14), avait parlé de la *palaia diatêkê* (l'ancien contrat) pour désigner l'alliance jadis contractée par YaHWeH¹ avec le peuple hébreu, par

¹ Ce nom apparaît, dit-on, quelque dix mille fois dans la Bible. Nous avons convenu de désigner ainsi le tétragramme (groupe de quatre lettres) sacré YHWH, qui est une forme archaïque du verbe *être*. Ce nom, qui apparaît dès le deuxième chapitre du Livre de la Genèse, est l'une des façons, sans doute la plus vénérable, de parler du Dieu d'Israël. Mais ce tétragramme soulève quelques questions et commentaires, la première se rapportant à la manière de le prononcer. L'écriture de l'hébreu, tout comme celle de l'arabe, repose sur un alphabet essentiellement formé de consonnes. Ce qui impose aux personnes dont ce n'est pas la langue maternelle des difficultés pour lire à haute voix des textes hébreux.

Au Moyen Âge, un groupe d'érudits juifs, appelés *massorètes* (nom venu d'un mot araméen qui signifie *guides*) s'était donné pour tâche d'éclaircir divers points importants concernant la Bible hébraïque, dont, au moyen de signes diacritiques, d'effectuer la vocalisation de l'hébreu à l'intention des juifs de la diaspora. Pour le tétragramme YHWH, une vocalisation proposait d'introduire un *a* et un *e* entre chaque paire de consonnes, ce qui donnait un mot qui se prononçait (approximativement) Yahvéh. Les deux *h* se prononcent avec une aspiration d'air ; ce qui présente quelque difficulté aux locuteurs francophones, qui préféreront les oublier. La graphie YaHWeH que nous avons adoptée tente d'adjoindre au tétragramme sacré cette vocalisation. Une vocalisation différente (il existait diverses écoles en ces matières) proposait d'insérer les voyelles *é*, *o*, *a* entre les consonnes du tétragramme, ce qui mènera au nom Jéhovah, que l'on rencontre assez fréquemment.

Un autre problème concernant la prononciation du tétragramme résulta de ce que l'on en vint chez certains juifs à lui donner un caractère sacré tel qu'il était interdit de le prononcer à haute voix. Cette interdiction venait sans doute d'une interprétation exagérément rigoureuse du précepte : *Tu ne prononceras pas en vain le nom de YaHWeH, ton Dieu.* (Deutéronome, 5, 11) Une façon d'obvier à cet interdit consistait à prononcer le mot *Adonai* (qui signifie Seigneur) chaque fois que l'on rencontrait dans un texte le tétragramme divin. On remarquera que la Septante, traduction en grec de la Bible juive, rend fréquemment ce tétragramme par *kurios*, qui a le même sens qu'*Adonai*.

Il reste une dernière question à élucider. Que signifie au juste ce tétragramme ? Pour répondre, il convient de se reporter aux versets 13 à 16 du chapitre 3 du *Livre de l'Exode*. À Moïse qui lui demande quel est le nom du Dieu qui, du sein du Buisson ardent, s'est révélé à lui, celui répond :

opposition au nouveau contrat que Dieu, selon lui, venait de conclure avec le peuple chrétien par l'intermédiaire de son Fils.

Les chrétiens, en même temps qu'ils modifiaient le nom, le sens et la portée de la TaNaK, en modifièrent aussi l'ordonnancement. Les Prophètes antérieurs des Hébreux devinrent une partie des livres historiques (ou prétendus tels) des Bibles chrétiennes, auxquels seront joints quelques livres que les juifs avaient antérieurement placés parmi les *Kethoubîm*. Les Prophètes postérieurs de la TaNaK formèrent les Livres des Prophètes de la Bible chrétienne. Quant aux livres poétiques et sapientiaux, ils proviendront de ces livres appartenant aux *Kethoubîm* qui n'auront pas été déplacés vers d'autres groupes. Mais il est aussi pour les catholiques et les orthodoxes, quelques livres, dits deutérocanoniques, qui n'apparaissent ni dans la TaNaK, ni dans les bibles protestantes. Comment cette différence s'explique-t-elle ?

À la fin du I^{er} siècle de notre ère, les autorités juives tinrent un synode à Yabneh au cours duquel

YHWH. Ce que les traducteurs traduisent le plus fréquemment par *Je suis celui qui suis* ou encore par *Je suis celui qui serai*, car en hébreu ancien le présent et le futur étaient confondus. Guidée par la métaphysique grecque, la Septante traduit par *Eimi to hôn* (Je suis l'Étant), c'est-à-dire l'Être par excellence, celui qui demeure semblable à lui-même, l'Éternel.

fut arrêté le canon de la TaNaK, c'est-à-dire la liste des livres bibliques jugés comme inspirés par YaHweH. Or, quelques siècles plus tôt, alors qu'un nombre important de Juifs dispersés dans le monde hellénique avait perdu la connaissance de la langue hébraïque ancestrale, on avait entrepris de traduire à leur intention la TaNaK en grec. Cette traduction, la première d'une très longue succession, sera appelée *Septante*. Ce nom lui fut donné à la suite d'une légende voulant que soixante-douze traducteurs, travaillant séparément, avaient en soixante-douze jours miraculeusement produit une traduction identique, qui fut adoptée par l'Église primitive quand elle commença à essaimer à travers l'Empire romain et à travers les dépouilles asiatiques des conquêtes d'Alexandre. Or, quand fut arrêté au I^{er} siècle le canon de la TaNaK, certains livres, dont la traduction en grec avait été recueillie par la Septante, avaient été par la suite perdus, et ne furent pas recueillis dans le canon juif.

C'est une des raisons pour lesquelles, pendant des siècles la canonicité de ces livres fut, parmi les chrétiens, fortement disputée. Au moment de la Réforme, les protestants adoptèrent l'avis des autorités juives, tandis que les catholiques, à la suite du Concile de Trente, accueillirent ces écrits

dans leur Bible en les disant *deutérocannoniques*, c'est-à-dire « canoniques au second degré ». Les orthodoxes avaient toujours accepté comme canoniques tous les livres qui avaient été traduits dans la Septante, ce qui comprenait les deutérocannoniques catholiques. Nous entendons, pour notre part, dans le tome présent, comme nous l'avons fait dans le précédent, suivre la classification des bibles catholiques, dont la Bible de Jérusalem constitue à l'époque contemporaine le plus célèbre exemple. C'est de cette traduction que proviendront la plupart des citations que nous ferons du texte biblique. Après avoir traité du Pentateuque — qui constitue en quelque sorte une préhistoire de l'humanité et du peuple hébreu —, ce premier tome se terminait par le *I^{er} Livre des Maccabées*, le dernier des livres « historiques » de l'Ancien Testament, qui avaient débuté avec le *Livre de Josué*, où était racontée sur un mode épique l'entrée des Hébreux au pays de Canaan. Il nous restait à traiter des livres prophétiques et des autres écrits de l'Ancien Testament. C'est à cette tâche que le présent ensemble de texte sera avant tout consacré.

Comme nous l'avons fait dans le tome précédent, nous voudrions montrer combien ces écrits ont

stimulé et nourri la créativité culturelle de l'Occident et enrichi l'héritage artistique de l'humanité. Nous voudrions aussi tracer, à travers les âges, les incessants efforts qui ont été déployés pour tenter de percer la complexe signification de ces écrits venus, à travers les aléas de l'histoire, d'une culture archaïque dont les catégories mentales différaient appréciablement des nôtres. Ces efforts, nous les accompagnerons jusqu'au moment présent, alors que nous appliquerons à l'analyse des croyances issues des textes bibliques les outils critiques que les recherches des sciences humaines mettent à la disposition de la pensée contemporaine.

Nous voudrions aussi montrer que la culture religieuse est une part essentielle de la culture générale, car, ainsi que l'écrivait Régis Debray, « comment pourrait-on retracer l'aventure irréversible des civilisations sans prendre en compte le sillage laissé par les grandes religions ? » À l'intention de ceux qui craindraient que l'intérêt porté à la culture religieuse ne pave la voie aux intégrismes les plus aveugles et les plus intransigeants, rappelons qu'il n'est pas de plus sûr et de plus efficace moyen de préparer les citoyens à combattre les leurres des propagandes fondamentalistes que de leur permettre d'opposer

une exégèse éclairée aux interprétations aveugles et délirantes, qui conduisent, pour ne donner que cet exemple, certains parents à refuser que la vie de leur enfant soit sauvée par des transfusions sanguines, au nom de textes bibliques dictés par une conception irrationnelle et archaïque de la médecine, conception héritée d'une interprétation de la Bible. L'ignorance critique en matières religieuses prépare un champ fertile où croîtront le charlatanisme, les ésotérismes, les pseudosciences, bref, toutes les dérives de l'intelligence provoquées par la sottise, l'ignorance et le fanatisme, partout où sévissent de sinistres exploiters de la crédulité humaine. Il n'est qu'une arme qui sache nous défendre efficacement contre ces maux : un regard éclairé sur ces questions. Citons à nouveau Régis Debray : « La relégation du fait religieux hors des enceintes de la transmission rationnelle [...] favorise la pathologie du terrain au lieu de l'assainir. » Qu'on se le dise.

*** * ***

Avant de nous engager plus avant, clarifions la signification de quelques noms que nous utiliserons au cours de la présentation qui va

suivre. Ces significations sont souvent multiples et ces noms sont, plus ou moins délibérément, confondus les uns avec les autres par les auteurs qui en font usage. Et il arrivera même que nous nous prévalions de pareilles libertés dans les textes qui suivront.

Parlons d'abord du mot *Israël* qui apparaît en premier lieu dans la Bible comme un autre nom conféré au patriarche Jacob à la suite du Combat avec l'Ange sur les rives du Yabboq (chapitre 32 du *Livre de la Genèse*). La plus ancienne mention de ce nom apparaît, comme nous l'avons mentionné précédemment, sur une stèle associée au pharaon Méneptah qui énumère les peuples soumis par lui ; on peut y lire : « Israël est détruit, sa semence est perdue. » Les commentateurs contemporains pensent que cette mention du nom d'Israël se réfère à un groupe qui était installé dans les montagnes d'Éphraïm, c'est-à-dire en un territoire situé au centre de ce que l'on appelait alors le pays de Canaan, ce qui correspond au centre du présent État d'Israël.

Entre le ~X^e siècle, à la suite de la mort du roi Salomon et du schisme qui s'ensuivit, Israël désignera jusqu'en ~722 le royaume du Nord dont la capitale était Samarie ; il sera à cette date conquis par les Assyriens et deviendra l'une de ses

provinces. On retrouve dans les archives d'Assyrie le nom d'Israël parmi les territoires conquis par la puissante machine de guerre venue du nord-est de la Mésopotamie. Après cette date, le nom d'Israël deviendra un terme théologique pour désigner l'ensemble des personnes qui rendent un culte à YaHWeH.

Enfin, après la deuxième Guerre mondiale, à la suite d'une résolution de l'Assemblée générale de l'Organisation des nations unies, naissait l'État d'Israël sur ce territoire qu'avait (approximativement) habité dans l'Antiquité le peuple juif.

Parallèlement au royaume du Nord apparut au sud un royaume qui sera appelé Judée ou Juda, du nom d'une tribu prétendument issue d'un des fils de Jacob. Les souverains de ce royaume, dont la capitale était Jérusalem, se proclamaient de la lignée de David, dont ils tiraient leur légitimité. Ce royaume subsista jusqu'en ~587, alors qu'il fut conquis par les Babyloniens de Nabuchodonosor II. La Judée ou Juda ou Yehoud deviendra alors une province de l'Empire perse après la conquête de Babylone par Cyrus II dit Le Grand en ~539, puis elle appartiendra aux royaumes hellénistiques qui naîtront en Asie après la mort d'Alexandre le Grand en ~323. En vérité, ce n'est qu'à partir du ~IV^e

siècle que l'usage des mots *juif* et *judaïsme* (l'un et l'autre venus de *Yehoud*) sera utilisé pour désigner le mouvement religieux qui se mettra alors en place, mouvement auquel le judaïsme rabbinique donnera la forme qu'il a gardée, avec diverses variantes, jusqu'à nos jours.

Le nom *Hébreux* (qui donnera naissance à l'adjectif *hébraïque*) apparaît dans la Bible comme un terme archaïsant pour désigner les Israélites et les Judéens et, plus tard, les Juifs. Il est utilisé dans le Nouveau Testament et son usage persistera autant chez les Juifs que dans les grandes langues vernaculaires européennes. On pense qu'il faut rattacher ce nom au mot '*Apiru*, qui apparaît chez les Égyptiens et les Hittites, ainsi que dans les textes que nous laissèrent d'autres peuples qui habitèrent le Proche- et le Moyen-Orient au II^e millénaire avant notre ère.

Enfin, il nous reste à parler du pays de Canaan et de ses habitants, les Cananéens. Ces noms apparaissent à maintes reprises dans la Bible, surtout dans le Pentateuque, (qui comprend les cinq premiers livres de l'Ancien Testament). Mais on trouve aussi ces mots dans des archives égyptiennes, ainsi qu'à Mari, cité-État antique qui fut occupée par la présence humaine depuis le III^e millénaire jusqu'au VII^e siècle avant notre ère.

Le terme *Canaan* se réfère à un territoire aux frontières imprécises qui correspondait à la partie de la Syrie-Palestine située à l'ouest du Jourdain. D'une manière générale, les Cananéens désignaient donc les populations qui habitaient ce territoire. Mais, pour les auteurs bibliques, ce nom désignait plus précisément parmi celles-là les populations païennes, c'est-à-dire qui n'appartenaient pas au peuple soi-disant élu. Les exégètes et les biblistes actuels contestent en grande partie l'historicité des événements décrits dans le Pentateuque et dans les livres dits « historiques » qui viennent à la suite. Par exemple, les fouilles archéologiques réalisées au XX^e siècle sur ce territoire ne confirment d'aucune façon les sinistres massacres que décrivent le *Livre de Josué* et le *Livre des Juges*, textes qui furent rédigés bien après les temps où ces massacres auraient été exécutés. Ces livres avaient été écrits à des fins de propagande pour exalter la puissance militaire dont auraient disposé les descendants des conquérants hébreux.

On pense de nos jours que l'installation des ancêtres des Juifs dans le pays de Canaan se serait faite par une immigration tranquille de populations nomades habitant les franges de ce pays venues se joindre à des regroupements de

personnes déjà installés sur place auxquels elles étaient idéologiquement apparentées. On trouvera dans un chapitre intitulé *Les hauts et les bas de l'exégèse biblique* de plus amples informations à ce propos.

* * *

Le travail d'analyse et de réflexion que nous avons consacré au cours des ans aux livres prophétiques, poétiques et sapientiaux, ainsi qu'à divers sujets qui s'y rattachent et à des remarques personnelles que nous entendons soumettre à la lecture du public, s'étendait sur un très grand nombre de pages.

Nous vivons en un temps où les lourds in-folios de jadis sont passés de mode. La publication d'un livre est coûteuse, et nous avons pris, avec l'approbation de notre éditeur, la décision de créer un site *internet* qui hébergerait tous les chapitres qui furent rédigés à la suite du premier tome de *La Bible lue sous les regards de l'art et de la raison* publié il y a quelques années par les Éditions Fides. Voici la liste des chapitres qui seront placés dans ce site

I — Le prophétisme

Ce chapitre analyse les traits principaux du prophétisme tel qu'il apparaît dans diverses cultures, puis traite de ce phénomène tel qu'on le trouve dans la Bible. Alors que, par la suite, nous présenterons les prophètes qui ont laissé une œuvre écrite, ou à qui on a attribué un livre dont le titre est attaché à leur nom, le reste de ce chapitre sera consacré à ces prophètes, comme Élie et Élisée, dont la présence est marquante dans les récits bibliques, mais dont aucun écrit auquel ils auraient été associés à titre d'auteurs ne nous est parvenu. Nous examinons ensuite la riche moisson d'œuvres que le personnage d'Élie a inspirées dans les domaines des beaux-arts, de la musique et de la littérature.

II — Les prophètes écrivains

Ce chapitre présente les différences qui séparent le concept de prophète suivant qu'on le considère dans le contexte de la TaNaK, la Bible juive, ou celui des bibles chrétiennes. Pour les juifs, les prophètes se partagent en deux ensembles disjoints : les *Prophètes antérieurs* et les *Prophètes postérieurs*. Le premier comprend les ouvrages qui vont du *Livre de Josué* aux *Livres des Rois I et II*. Les chrétiens classent ces écrits parmi les livres historiques ; nous en avons traité

au premier tome de cet ouvrage. Les Prophètes postérieurs de la TaNaK correspondent aux prophètes écrivains, dont nous parlerons dans le reste du présent chapitre et dans les chapitres qui suivront. Le reste de celui-ci est consacré au *Livre d'Isaïe*, qui n'est pas, comme on le croyait autrefois, l'œuvre d'un seul auteur, mais celle d'au moins trois prophètes, que les exégètes historico-critiques contemporains ont appelé le Proto-Isaïe, le Deutéro-Isaïe et le Trito-Isaïe. Les préfixes, empruntés au grec, signifient respectivement Premier, Deuxième et Troisième. Le chapitre se termine en mentionnant quelques textes pseudépi-graphes (donc non canoniques) associés au nom d'Isaïe.

III — Le Livre de Jérémie

Après avoir présenté le climat politique agité sous lequel s'est exercée l'action prophétique de Jérémie, on assistera à la conquête du petit royaume judéen par les armées de Babylone et à la déportation d'une partie importante de son élite. Sans être aussi désordonné et aussi découpé que le *Livre d'Isaïe*, l'ouvrage de Jérémie souffrira d'une rédaction heurtée, qui témoigne d'un patient travail de réécriture de la part de rédacteurs inconnus. Parmi ces scribes émerge pourtant la figure de Baruch, qui aurait été secrétaire de

Jérémie. On lui attribue un *Livre de Baruch*, qui n'est considéré comme canonique ni par les juifs ni par les protestants, mais que les catholiques comptent parmi les écrits deutérocanoniques. Comme ce livre appartient à la traduction des Septante, les orthodoxes lui accordent une canonicité sans réserves. La Bible de Jérusalem le place parmi les Livres prophétiques après les livres de Jérémie et des Lamentations, tandis que la TOB, la Traduction œcuménique de la Bible, le met dans sa dernière section, où sont regroupés les écrits deutérocanoniques. Il en est de même de quelques autres traductions de la Bible publiées en français.

Le texte du *Livre de Jérémie* nous a laissé l'image d'un être au destin douloureux, qu'il évoque sur un ton résolument larmoyant. Il n'était donc pas étonnant qu'un tel destin donnât naissance à un écrit qui reçut le nom de *Lamentations de Jérémie*. Le livre exhale un long cri d'angoisse et de détresse devant l'horrible sort qui s'est abattu sur la Judée : sac de Jérusalem, destruction du Temple et exil à Babylone de sa population. Pourquoi, se demande le prophète, YaHWeH s'est-il acharné avec tant de rigueur sur son peuple ?

Le dernier chant du livre s'achève sur une confuse note d'espoir, comme si le rédacteur croyait qu'après d'aussi lourdes épreuves YaHWeH consentira à la fin — peut-être —, à se ressouvenir de son peuple repentant.

Clairement, ces paroles ont été écrites avant que n'ait été promulgué en ~538 l'édit de Cyrus le Grand permettant aux peuples conquis par Babylone de retourner dans leurs patries d'origine. Tout comme le *Livre de Job*, le *Livre des Lamentations* s'interroge sur le sens de la condition humaine et sur le sort du peuple de l'Alliance que son Dieu semble avoir abandonné.

Ce livre influencera la liturgie du judaïsme rabbinique, en rappelant les multiples épreuves, allant de l'exil à Babylone à la Shoah du XX^e siècle, dont le peuple juif fut affligé au cours de son histoire. Il influencera à son tour la liturgie de l'Église par le vaste et sublime répertoire des *Leçons des Ténèbres* qui enrichit la musique religieuse orthodoxe et romaine.

Aux noms de Jérémie et de Baruch sont associés divers écrits, à la canonicité disputée, dont nous traitons à la fin de ce chapitre.

IV — Le Livre d'Ézéchiél

Âgé de 25 ans, Ézéchiél fit partie de la première vague des déportés vers Babylone qui comportait quelque 3 000 personnes. Il s'établira avec son épouse près de l'antique cité de Nippour. Son activité prophétique aurait débuté quelque cinq ans après son arrivée en Babylonie, c'est-à-dire vers ~592 Il serait mort vers ~570, longtemps après son épouse.

Au premier abord, la structure du *Livre d'Ézéchiel* paraît simple. On peut le partager en quatre parties : 1.- Chapitres 1 à 24 : récit de la vocation du prophète, oracles annonçant le châtement de Jérusalem. 2.- Chapitres 25 à 32 : prophéties contre les nations qui entourent Juda. Ces prophéties rappellent le Proto-Isaïe (chap. 13 à 23) et Jérémie (chap. 46 à 51). 3.- Chapitres 33 à 39 : reprise du thème du prophète vu comme un guetteur chargé d'annoncer au peuple la parole de YaHWeH, prophéties contre les bergers d'Israël et contre les membres égoïstes du troupeau, promesse de restauration nationale et spirituelle de la maison d'Israël anéantie par les catastrophes qui conduisirent à l'exil, la vision des ossements, prophéties contre Gog et Magog. 4.- Chapitres 40 à 48 : description du Temple nouveau.

Cette quadripartition du *Livre d'Ézéchiel* paraît simple, logique et guidé par un fil narratif bien ordonné. Mais on doit se garder de se laisser illusionner par cette apparente simplicité. Un examen un tant soit peu attentif du texte a conduit les exégètes modernes à conclure que le récit contient une accumulation de détails étranges qui étonnent le lecteur et viennent rompre la rédaction. La cohérence de l'exposé, voire même sa correction syntaxique, est souvent prise en défaut.

Certains disent que ce désordre serait dû à des interventions de disciples maladroits habitant Babylone plutôt qu'au prophète en personne qui, à l'origine, aurait livré un texte mieux ordonné et plus cohérent. Mais il faut constater qu'à l'intérieur d'un récit au lyrisme flamboyant pleuvent souvent des redondances, des banalités, des répétitions qui viennent affadir la somptuosité du style. Il semble qu'Ézéchiél ait été affecté par des crises psychologiques graves de type maniaco-dépressif. On le voit tour à tour prostré, privé de la parole, paralysé, se privant de nourriture, pour ensuite nous livrer des pages d'une éloquence flamboyante.

Le début de la carrière prophétique d'Ézéchiél sera marqué par une vision fantastique au cours de laquelle lui apparaissent quatre personnages ailés, les Vivants, arborant quatre visages, celui d'un être humain, d'un lion, d'un aigle et d'un taureau, et un chariot aux roues étincelantes tiré par les Vivants. Ce chariot transportait un trône figurant la Gloire de YaHWeH. Cet ensemble de Vivants — on l'appelle parfois *tétramorphe* (des mots grecs *tetra* et *morphê* qui signifient respectivement *quatre* et *forme*) — se retrouve dans diverses cultures antiques, tant en Égypte qu'en Mésopotamie. C'est sans doute son séjour en Babylonie qui a inspiré à Ézéchiél une telle vision. Ces Vivants, on les retrouvera dans l'*Apocalypse*, le livre qui clôt le Nouveau Testament,

sous une forme quelque peu simplifiée, portant six ailes constellées d'innombrables yeux, chantant les louanges du Dieu tout-puissant, chacun ayant l'apparence d'un lion, ou d'un taureau, ou d'un jeune homme ou d'un aigle. À l'origine d'une longue tradition qui influencera les artistes et les penseurs qui le suivront, au II^e siècle saint Irénée, évêque de Lyon, identifiera les quatre Vivants de l'*Apocalypse* à des êtres emblématiques qu'il associera aux quatre évangélistes. Matthieu, Marc, Luc et Jean seront respectivement couplés à un être humain, un lion, un taureau et un aigle. Ce tétramorphe représentant les Quatre Vivants, on le retrouvera tout au long de l'histoire de l'art chrétien.

Bien d'autres visions viendront hanter Ézéchiél au cours de sa vie. La fin du livre nous raconte longuement trois d'entre elles : la vision des ossements desséchés rappelés à la vie, les prophéties contre Gog et Magog, la vision du plan d'un Temple nouveau. La vision des ossements desséchés rappelés à la vie avait pour but, à travers un discours symbolique, de redonner au peuple des Judéens exilés le courage de se relever de son désespoir et d'espérer un éventuel retour vers la patrie perdue.

Les prophéties contre Gog et Magog que l'on trouve aux chapitres 38 et 39 du *Livre d'Ézéchiél* appartiennent au genre littéraire apocalyptique, qui apparaît dans la Bible autant chez les prophètes de l'Ancien Testament

que dans le Nouveau Testament. Ce genre de textes constitue une mythologisation, particulièrement échevelée, des réflexions qu'entretinrent des penseurs anciens sur la fin des temps et le sort réservé par la Seigneur aux derniers survivants de l'humanité. Elle emprunte un langage volontiers sibyllin que les commentateurs interprètent, trop fréquemment, suivant les voies inattendues de leur propre délire et de leur propre imaginaire.

Les exégètes ont longuement cherché à identifier ce Gog et ce Magog dont la Bible parle à quelques reprises. Ces noms désignent, suivant le livre biblique où on les rencontre, un personnage, un lieu, une région, un pays ou un peuple. On s'est interrogé sur l'étymologie de ces noms. Diverses hypothèses ont été proposées, sans qu'aucune n'ait emporté l'assentiment général. Ces noms de Gog et de Magog ne seront pas oubliés ; ils connaîtront une féconde descendance ; on les retrouvera dans les traditions juives, chrétiennes et musulmanes ; ils apparaîtront aussi çà et là portés par la toponymie et le folklore.

Le Temple qu'Ézéchiél prétend nous décrire dans les derniers chapitres de son livre ne correspond à aucun des édifices qui furent, au cours de l'histoire, édifiés à Jérusalem pour y célébrer le culte de YaHWeH. En vérité, la description qu'il nous en donne, les

agencements, les dimensions et les mesures qu'il assigne à ses diverses parties ne sauraient être traduites en un édifice concret qui puisse être édifié par des architectes et des ouvriers de la réalité.

Les exégètes du passé désemparés par l'in vraisemblance des descriptions qu'ils avaient sous les yeux furent forcés de conclure, au moins tacitement, qu'il s'agissait bien, comme l'affirme la narration d'Ézéchiél, d'une vision mystique ou d'un rêve, où les détails du récit s'estompent et se transforment au gré des fantaisies qu'engendre le sommeil de la psyché.

V — Le Livre de Daniel

Nous l'avons précédemment mentionné, contrairement aux autres livres prophétiques tous considérés comme canoniques et regroupés ensemble par les traditions juive, orthodoxe, catholique et protestantes, il existe des divergences entre les grands courants religieux quant au classement et à la canonicité du *Livre de Daniel*. Par exemple, on trouve deux chapitres de ce livre, les treizième et quatorzième, respectivement intitulés *Histoire de Suzanne* et *Daniel et les prêtres de Bel* (ou *Daniel et le Dragon*), qui sont considérés comme non canoniques par les juifs et les protestants, parce qu'on a perdu la trace des textes écrits en hébreu ou en araméen auxquels les

traducteurs grecs des Septante auraient eu accès. Seuls, les catholiques et les orthodoxes acceptent la canonicité de ces deux chapitres. Néanmoins, les douze premiers chapitres du *Livre de Daniel* sont (à l'exception d'un long extrait du chapitre 3) unanimement considérés comme canoniques par les juifs et les chrétiens de toutes allégeances. Dans la plupart des bibles chrétiennes, ce livre est placé parmi les Prophètes après le *Livre d'Ézéchiel*, tandis que, dans la TaNaK — la Bible juive —, il est rangé parmi les *Écrits* (les Kethoubîm) à la suite du *Livre d'Esther*.

Bien qu'on en trouve des manifestations dans d'autres cultures, le genre apocalyptique s'est épanoui de manière exemplaire dans les cultures juive et chrétienne. Déjà les visions qu'auraient eues les trois Isaïe, Jérémie ou Ézéchiel en offraient avant le *Livre de Daniel* d'importants exemples. Mais aucun ouvrage parmi les livres prophétiques n'exploite plus que celui-ci les ressources de ce genre littéraire. Rappelons qu'il est caractérisé par l'évocation des bouleversements de la nature et des terrifiantes épreuves qui accompagneront la fin des temps.

On a tenté d'identifier Daniel, le personnage central, ainsi que l'auteur prétendu, de ce livre. Ce fut en vain. On conclura qu'il y eut peut-être dans l'histoire d'Israël un personnage fascinant appelé Daniel, dont la renommée fut assez grande, et la vie assez pittoresque

pour qu'on lui attribuât les épisodes merveilleux dont ce livre est rempli et pour qu'un auteur inconnu, vivant des siècles après les événements qu'il prétend raconter, ait pris ce nom afin de rehausser et de glorifier son anonyme personnalité. Mais il serait néanmoins souhaitable qu'il soit possible de trouver des sources tangibles antérieures au II^e siècle avant notre ère qui nous assureraient de l'existence de cet hypothétique personnage.

La canonicité à éclipses de ce livre, variant selon les traditions religieuses, introduit tout naturellement un partage en deux parties inégales des quatorze chapitres de cet ouvrage : la première comprend les douze premiers chapitres, alors que la seconde est formée des chapitres 13 et 14. Les langues dans lesquelles ces parties sont rédigées introduisent une autre distinction. Les deux derniers chapitres sont écrits en grec, comme il est normal pour les textes qui ne se retrouvent plus que dans la Septante, alors que les douze premiers sont rédigés, à parts inégales, dans deux langues sémitiques, certes apparentées mais distinctes : l'hébreu et l'araméen, qui s'entremêlent de manière quelque peu capricieuse.

Mais il est un autre critère, sans doute le plus important, qui invite cette fois à partager les douze premiers chapitres en deux parties égales. Les six premiers offrent une allure didactique et se déroulent

suivant le mode narratif ; ils appartiennent à un genre littéraire qui remplit avant tout une fonction d'enseignement destinée à transmettre une donnée théologique, un principe moral ou un conseil de sagesse. Les six autres chapitres appartiennent au mode prophétique, ou, pour être plus précis, à un cas particulier de celui-ci, le mode apocalyptique. Ce genre littéraire, apparu dès l'Exil, s'interroge dans l'angoisse sur la fin des temps et sur le moment et les circonstances de son avènement. Une préoccupation nouvelle se fait alors jour dans la pensée d'Israël : le sort, ou pour mieux dire, le salut, qui sera en ces temps réservé aux morts et aux survivants. Ces inquiétudes prendront une allure encore plus tourmentée à mesure que les siècles passeront sans que ne soit allégé le destin du peuple juif, soumis aux persécutions grandissantes des souverains séleucides mis en place à la suite des conquêtes d'Alexandre le Grand, afin d'administrer les territoires asiatiques de son empire partagé. C'est dans un tel climat politique qu'aurait été rédigé au II^e siècle avant notre ère *Le livre de Daniel*.

Le premier chapitre est une mise en situation qui nous présente Daniel, le héros du livre, un jeune aristocrate juif qui, en même temps que trois jeunes garçons issus de grandes familles, est amené en captivité à la cour de Nabuchodonosor. Alors que les nécromanciens babyloniens se révélaient incapables

d'interpréter un rêve étrange par lequel le roi avait été visité, Daniel sut sans peines relever ce défi. Nabuchodonosor avait aperçu en songe une statue faite de matériaux divers. Puis, sans qu'aucune main ne l'ait touchée, une pierre avait été lancée sur la statue qui s'était réduite en poussière, et la pierre se transforma en une montagne si grande qu'elle couvrit toute la terre. Pour Daniel, cette statue composite représentait la destinée future de l'empire de Nabuchodonosor. Bouleversé par tant de clairvoyance, le roi se prosterna devant Daniel et rendit hommage à YaHWeH, qu'il reconnut comme le Dieu des dieux et le maître des rois. Il le combla de présents et lui conféra un titre élevé à la cour royale.

Puis Nabuchodonosor fit construire une gigantesque statue d'or et ordonna que tous ses sujets vinsent l'adorer sous peine d'être jetés dans le feu ardent d'une fournaise. Mais des Chaldéens rapportèrent au roi que les trois Juifs qu'il avait nommés comme administrateurs de la région de Babylone avaient, au nom de leur Dieu, désobéi à son ordre en n'adorant pas la statue qu'il avait édifiée. Ils furent donc jetés dans la fournaise ardente, mais, au lieu d'être immédiatement calcinés, ils marchaient à travers les flammes rendant hommage à YaHWeH dans de fervents cantiques. Ébloui par ce miracle, Nabuchodonosor ordonna qu'on les libère, les combla d'honneur, et rendit une fois encore hommage

à leur Dieu, interdisant sous les peines les plus sévères de mépriser ou de combattre leurs croyances.

Puis Nabuchodonosor fut visité par un rêve nouveau qu'aucun des devins babyloniens ne parvint à l'interpréter. Mais Daniel, appelé auprès du roi, réussit à le faire ; il en fut récompensé. Et ainsi de suite : les épisodes d'oniromancie, de récompenses, d'épreuves et de punitions se suivent, et se poursuivent sous le règne de Balthazar, le prétendu successeur de Nabuchodonosor. Il est inutile d'ajouter qu'aucune source historiquement fondée ne vient corroborer un tel récit.

Les chapitres 7 à 12 racontent quatre visions dont Daniel fut le témoin. Ces visions prétendent offrir sous une forme symbolique une interprétation théologique de l'histoire qui, après la venue du Messie jadis promis au peuple de l'Alliance, culminera avec les épreuves, le jugement et la délivrance qu'apportera la Fin des temps.

Le chapitre 13 nous introduit dans la partie deutérocanonique du *Livre de Daniel* en nous présentant l'épisode de *Suzanne et les deux vieillards libidineux*, qui, ayant en vain tenté de séduire la jeune femme qui prenait son bain dans un jardin, décident de se venger en l'accusant faussement d'avoir commis l'adultère avec un jeune homme. Par son astuce, le

jeune Daniel finit par démontrer en public la fausseté des accusations des perfides vieillards.

Le quatorzième et dernier chapitre du *Livre de Daniel* prétend se dérouler après le décès d'Astyage, le dernier souverain mède, qui fut détrôné par son petit-fils, Cyrus le Perse, vers ~550. Dans ce récit Bel, autrement dit Baal, était une gigantesque statue à laquelle les fidèles offraient chaque jour des quantités prodigieuses de nourriture. Entrant par une porte secrète, les prêtres affectés au temple de Bel, venaient la nuit accompagnés de leurs épouses et de leurs enfants se nourrir des mets qu'on avait disposés à l'intention de la statue divine. Conscient de cette supercherie, Daniel entreprit avec la complicité du roi de les démasquer. Au moment de fermer les portes du temple pour la nuit, il fit disposer de la cendre tout autour de l'endroit où était disposée la nourriture prétendument destinée à la statue. Le lendemain matin, en ouvrant les portes, Daniel fit constater au roi que la nourriture était disparue et que des traces de pas d'hommes, de femmes et d'enfants apparaissaient partout sur le sol. Le roi fit exécuter tout ce beau monde, et livra la statue à Daniel qui s'empressa de la détruire en même temps que le temple.

S'ensuit un nouvel épisode destiné à montrer, comme le précédent, la puissance du Dieu de Daniel et la vanité des idoles adorées par les Babyloniens. Parmi

ces idoles se trouvait un Dragon (ou un Serpent) grandement vénéré. Dans les mythologies mésopotamiennes, le Dragon était associé à la déesse Tiamat, qui, à l'origine, personnifiait les eaux amères où régnait le chaos initial.

Ayant obtenu du roi la permission de faire périr le Dragon, Daniel fit bouillir un mélange de poix, de graisse et de poils, et en forma des boulettes qu'il fit avaler à la bête. Cette mixture, on ne peut plus indigeste, fit périr en moins de temps qu'il n'en faut pour le passer sous silence, le pauvre et fragile compagnon de Tiamat. Le peuple, apprenant que Daniel était responsable du trépas de son idole favorite, vint réclamer auprès du souverain la tête du hardi prophète. Résigné, le roi céda à leurs instances et Daniel — en un excitant *remake* du sixième chapitre — fut jeté dans la fosse aux lions et abandonné durant six jours, alors que les fauves étaient privés de leur nourriture habituelle.

Le septième jour étant venu, le roi fort chagriné se rendit à la fosse. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant que Daniel était tranquillement assis dans la fosse ?

Il s'écria : « Tu es grand, Seigneur, Dieu de Daniel, et il n'est pas d'autre dieu que toi ! » Puis il fit sortir Daniel de la fosse et y fit jeter ceux qui avaient voulu le perdre ; ils furent tous aussitôt dévorés devant lui. (*Dn*, 14, 41 – 42)

Résumons : nous avons avec le *Livre de Daniel* un flagrant exemple d'*antédation*. Ce néologisme utilisé par divers exégètes actuels consiste pour un auteur écrivant à une époque donnée à se référer à un personnage fictif appartenant au passé qui, par des exploits que la tradition lui a, au cours des temps, prêtés, s'est acquis une grande notoriété, à la manière de ces héros que les folklores de toutes les cultures ont servis à leurs peuples afin de les édifier et de les entraîner par l'exemple à en imiter les vertus.

On a écrit que le *Livre de Daniel* présentait « une philosophie religieuse de l'histoire ». Il faut entendre par ces mots qu'apparaît en filigrane dans l'ensemble de ces récits la foi et l'espérance qui ont, au cours de son histoire, soutenu la pensée d'Israël et le courage de son peuple : la promesse messianique, la protection providentielle de YahWeH et l'assurance que le Seigneur saura à la fin des temps intervenir pour assurer la salut de son peuple.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que les épisodes pittoresques qui fourmillent tout au long du *Livre de Daniel* ait, en dépit de leur invraisemblance ou peut-être même pour ce motif, ait grandement inspiré les penseurs et artistes auprès desquels ces récits furent diffusés. Il serait vain de tenter de recenser de manière exhaustive

les œuvres d'art inspirées par diverses scènes décrites dans le livre de Daniel, comme, pour ne nommer que les plus évocatrices : les jeunes gens dans la fournaise, Daniel dans la fosse au lion, le festin de Balthazar, la chaste Suzanne, Bel et le Dragon. Nous nous contenterons de n'en mentionner qu'un nombre réduit d'exemples glanés au fil de l'histoire, à l'exception de l'épisode de Suzanne et des deux vieillards, qui a suscité chez les peintres occidentaux une profusion exceptionnelle d'œuvres d'art.

VI — Les douze prophètes mineurs

En dépit de différences dans l'ordonnement des écrits prophétiques que l'on trouve dans les divers courants religieux qui se réclament de la tradition biblique, il existe un même bloc de douze livres auxquels on a donné le nom de Prophètes mineurs, moins à cause de la moindre importance de leur message que de leur moindre étendue. On les nomme Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. L'ordre dans lequel ces livres apparaissent dans les bibles est susceptible de varier quelque peu selon la tradition religieuse à laquelle elles se réfèrent. Celui que nous présentons ici suit l'ordonnement le plus fréquemment utilisé. Ce classement essaie, tant bien

que mal, de suivre un ordre chronologique qui, à la lumière de nos connaissances actuelles, ne peut être qu'imprécis, d'autant plus qu'on ne saurait faire coïncider le temps où ces prophètes vécurent — si tant est qu'ils aient tous existé — et celui où furent rédigés les livres qui sont associés à leurs noms.

Les deux plus importants prophètes de cette liste sont parmi les premiers : Amos et Osée. Il peut paraître étrange que YaHWeH demande à Osée d'épouser une prostituée, et qu'il pointe les enfants qui naîtront de cette union, dont on ne sait trop s'ils eurent Osée pour père, comme s'ils étaient illégitimes. Les exégètes ont vu dans cette exigence une façon allégorique de reprocher au peuple d'Israël de s'être éloigné de l'alliance jadis contractée avec la Seigneur.

Mais la principale leçon qui se dégage des paroles de ces deux prophètes constitue un progrès moral définitif dans la manière de rendre à YaHWeH l'hommage qui lui est dû. Les deux premiers chapitres du *Livre d'Amos* contiennent une suite de jugements impitoyables portés à l'encontre des nations qui entourent Israël et Juda, pour finir par une condamnation encore plus violente des « forfaits » commis par le royaume du Nord. YaHWeH par la voix d'Amos se montre encore plus exigeant à l'égard des enfants d'Israël, chirurgien du peuple élu, qu'il ne l'est envers les nations païennes, car « de Sion, le Seigneur rugit ».

Eux qui piétinent sur la poussière de la terre la tête des indigents et détournent les ressources des petits. [...] Me voici donc qui vous broierai sur place comme fait le char plein de gerbes. (*Am*, 2, 7, 13)

À l'origine, il se peut qu'Abraham, imitant les peuples voisins et le peuple dont il est issu, ait pratiqué les sacrifices humains, coutume qu'il remplacera par des sacrifices d'animaux. C'est ce que semble illustrer le chapitre 22 du *Livre de la Genèse*, où un ange le détourne de sacrifier son fils et d'offrir à sa place en holocauste un bélier. Mais le temps est alors venu de plaire à YaHWeH, non plus en faisant couler le sang de victimes animales, mais en pratiquant la justice sociale et en soulageant la misère des pauvres. Jésus, en son temps, rappellera par son action et ses paroles cette leçon, qui sera bien souvent oubliée par l'Église.

YaHWeh rejette les futiles manifestations d'un culte dont le cœur est absent et ces vains sacrifices offerts par des dévots sans âme :

Je déteste et je méprise vos fêtes et je ne prends aucun plaisir à vos réunions solennelles. Quand vous faites monter vers moi vos holocaustes, je ne me plais pas à vos oblations et je ne regarde pas les sacrifices de vos bêtes. Éloignez de moi le bruit de vos cantiques et que je n'entende plus les psalmodies de vos harpes. Mais je veux que le droit jaillisse comme l'eau et la justice comme un intarissable torrent. (*Am*, 5, 21 - 24)

Voilà qui est bien parlé.

Dans la liste de ces prophètes mineurs ressort le nom du pittoresque Jonas, illustre par l'épisode du monstre marin dans les entrailles duquel il séjourna quelques jours. Le *Livre de Jonas* est un récit où sont racontées les aventures d'un personnage se rebellant contre la mission dont il a été chargé par YaHWeH.

Portées par le pittoresque de leur contenu, les mésaventures de Jonas, le prophète malgré lui, en ont fait le plus célèbre et le plus célébré des prophètes mineurs. C'est un récit coloré partagé en quatre brefs chapitres, assorti de l'épisode inoubliable que vous savez. Ce motif narratif appartient à une longue tradition appartenant tant au folklore qu'aux arts plus classiques tant littéraires que picturaux. Il n'est pas étonnant qu'un auteur biblique se soit emparé de cet invraisemblable événement afin, dans une veine digne des *Contes des Mille et Une Nuits*, de donner du piquant à un récit très astucieusement construit qui nous conduira à une pieuse conclusion : YaHWeH, il est toujours le vainqueur !

Certes, le monstre marin prolifère dans la Bible, sans doute inspirée par la mythologie mésopotamienne. Le Léviathan et le Béhémoth, monstres nés d'Apsou et de Tiamat, divinités babyloniennes émergées du chaos originel, avaient été çà et là mis en scène dans les Psaumes, ainsi que dans les livres d'Isaïe et de Job.

Tout comme le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal mangé par Adam et Ève s'est vu transformé en pomme par la tradition, le monstre marin par lequel Jonas fut avalé s'est métamorphosé en baleine, alors que le texte officiel se contente de parler d'un énorme poisson.

